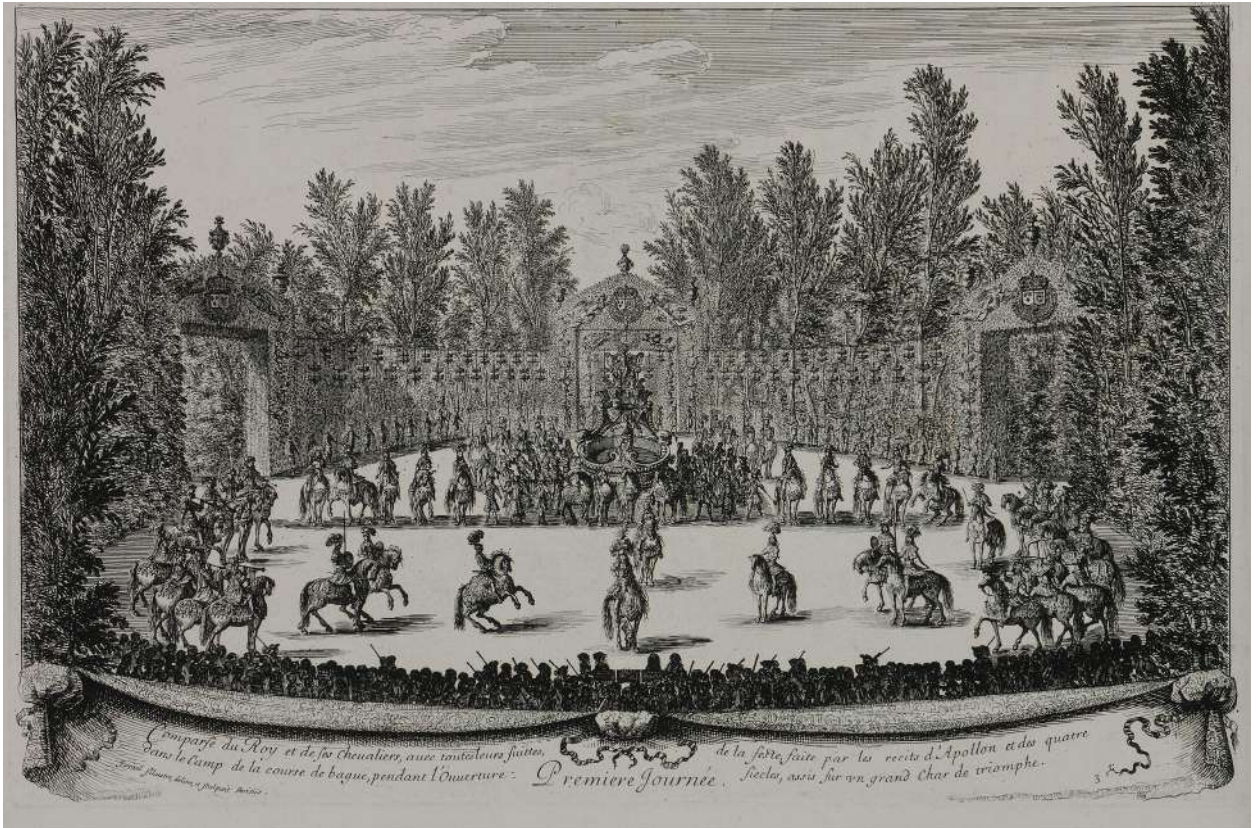




COMMENTAIRE D'ŒUVRE

EXTRAITS DU COMPTE-RENDU DES PLAISIRS
DE L'ÎLE ENCHANTÉE PARU DANS LA GAZETTE
LE 21 MAI 1664
PREMIÈRE JOURNÉE



Israël Silvestre. INV.GRAV. 5784.

Les plaisirs de l'île enchantée : 1^{ère} journée, 5 mai 1664 : ouverture des fêtes de la première journée : la grande cavalcade du char d'Apollon adressant ses compliments aux reines.

© Chateau de Versailles, Dist. RMN / © Jean-Marc Manai



« Suivant un projet si bien concerté, les Plaisirs de l'Île enchantée se commencèrent le 7 de ce mois, par la course de bague*, pour sujet de laquelle le duc de Saint-Aignan avait, pareillement, choisi les jeux pythiens où Apollon présidait ; le lieu de ce tournoi fut établi dans le Petit Parc, au milieu de la grande allée qui regarde le château de Versailles, lequel étant un composé de ce que l'Art et la Nature sauraient assembler de beau et de délicieux, pouvait bien être une image de cette île enchantée.

On avait dressé sur les trois avenues autant de grands portiques de verdure, ornés d'écussons, avec de hautes figures et des trophées qui les rendaient fort superbes ; et à l'entrée d'un rond qui se forme au milieu de cette allée, en descendant du château, l'on avait mis les hauts dais pour les reines, avec des échafauds pour toute la cour.

Leurs Majestés s'y étant placées sur les 6 heures du soir, le roi, et les principaux seigneurs qui représentaient avec Sa Majesté autant de chevaliers, parurent en cet ordre, tous richement vêtus à la grecque, et formant une très brillante quadrille.

Un héraut d'armes marchait à la tête avec trois pages, l'un de Roger, chef de la quadrille, le deuxième de Guidon le Sauvage, maréchal de camp et le troisième d'Oger le Danois, juge des courses, dont ils portaient les lances et les écus.

Sur leurs pas étaient quatre trompettes et deux timbales qui inspiraient la gaieté en remplissant l'air de leurs fanfares et de leurs sons ; après eux venait Guidon le Sauvage, maréchal de camp, représenté par le duc de Saint-Aignan, qui avait pour corps de sa devise un timbre d'horloge frappé par le marteau avec cette âme, *Demis Golpes, mi Ruido* [De mes coups, mon bruit], et pour sa couleur, blanc et or, avec des galants [rubans noués qui ornent les habits des hommes et des femmes] incarnats et noirs.

Il était joint par huit autres trompettes et deux timbales, qui devançaient Roger, représenté avec tous les avantages du plus achevé des héros, puisqu'il l'était par un roi qui ne peut avoir de pareil. Aussi, le corps de sa devise était un soleil, pour montrer qu'il est unique comme ce bel astre ; ces paroles, *Nec cesso, nec erro* [Je ne ralentis ni ne m'égare], qui faisaient l'âme, exprimaient pareillement des mieux qu'il ne se lasse ni

ne s'égare jamais, non plus que lui, dans ses glorieux travaux.

Sa Majesté était avantageusement vêtue et montée, ayant sa couleur de feu, or, et argent [...]

Cette charmante troupe était suivie par Apollon, assis sur un char de triomphe de 20 pieds de haut, de 10 de large et de 24 de long, tellement enrichi d'or, de statues, d'animaux et de festons, avec les armes royales, qu'il ne se peut rien voir de plus pompeux qu'était cette roulante machine, tirée par quatre grands chevaux qui représentaient les quatre Saisons par les différentes couleurs de leur poil.

Le dieu y était accompagné des quatre Âges, assis à ses pieds sur de vastes degrés qui lui formaient un trône, ainsi que du Temps, qui gouvernait le char, représenté par un vieillard ailé, avec un sable [sablier] sur la tête et une faux couchée à ses pieds, les douze Signes du zodiaque et les douze Heures du jour étant autour de lui, avec les hiéroglyphes qui les désignent.

Enfin, venaient les pages des chevaliers, portant leurs lances et les écus de leurs devises, tous richement vêtus ; puis vingt pasteurs chargés de toutes les pièces de la barrière dont la lice devait être fermée.

Les chevaliers étant entrés par l'un des portiques qui aboutissaient aux avenues du camp, après en avoir fait le tour, s'arrêtèrent devant les reines et Apollon fit avec les quatre Siècles un charmant dialogue en vers, à la louange de la France, de la reine et du roi ; après quoi, tous ayant repris leur tour à gauche, au même ordre qu'ils étaient venus, ils sortirent du camp pour faire place aux pasteurs, qui, en un instant, posèrent la barrière et favorisèrent ainsi l'ardeur que nos chevaliers avaient de signaler leur adresse.

C'est ce qu'ils firent à l'envi, animés au point qu'il est aisé de l'imaginer ayant l'honneur d'être en cette occasion les concurrents d'un si grand roi, excepté les ducs de Saint-Aignan et de Noailles que leurs charges de maréchal de camp et de juges de camp empêchèrent de paraître en cette course ; leur querelle s'étant décidée à l'entrée de la nuit, par les avantages du marquis de la Vallière qui emporta le prix, toute la place parut éclairée d'un nombre infini de flambeaux sur des chandeliers suspendus à l'entour des palissades et produisant les plus agréables effets du monde.



En même temps, on vit entrer par le portique de droite une compagnie de trente-six concertants qui marchaient en fort bel ordre au-devant des quatre Saisons, le Printemps sur un cheval de Naples, l'Été sur un éléphant d'Éthiopie, l'Automne sur un chameau d'Asie, et l'Hiver sur un ours d'Hibernie**, chacun se faisant connaître par ses fleurs, ses épices, ses fruits et ses glaces.

À peine cette nombreuse troupe se fut également séparée aux deux côtés de la place en présence de Leurs Majestés, laissant les quatre animaux de front au devant d'Elles, qu'il parut à leur suite quarante-huit hommes qui représentaient douze jardiniers, autant de moissonneurs, pareil nombre de vendangeurs et douze vieillards, tous chargés de grands bassins de fruits en pyramides, dont l'embellissement, la magnificence et la rareté mirent les spectateurs dans une admiration extraordinaire.

Les Saisons s'adressant à la reine par de beaux vers à sa louange lui offrirent leurs présents, que ceux de leur suite portèrent sur quatre buffets qui parurent aux deux côtés des portiques de la droite et de la gauche ; ce qu'ils n'eurent pas achevé qu'un nouveau bruit, mais plus doux, obligea les spectateurs à tourner les yeux du côté des mêmes portiques.

C'était une bande de concertants qui en sortaient, marchant au petit pas, en très bel ordre, encore au devant d'une machine de 18 pieds de haut et de 12 de large, construite de plusieurs troncs d'arbres entrelacés et portée avec autant d'artifice qu'il semblait qu'elle se remuât par elle-même. Diane et Pan, qui étaient dessus, se présentèrent ainsi à Leurs Majestés et lorsque la machine fut arrivée au milieu de la place et que tous les concertants joints ensemble eurent ravi l'assistance, ils leur offrirent ce qu'ils avaient de meilleur de leur chasse et de leur ménagerie, qui consistait en trente-six grands plats de viandes portés par autant d'hommes, sur leurs têtes, accompagnés de plusieurs autres, avec des flambeaux, et de dix-huit pages pour servir à table.

Il n'y a que le seul spectacle de tant de choses qu'on vit alors qui puisse faire concevoir l'effet qu'elles produisirent pour former une espèce d'enchantement dans un si beau lieu, ainsi que le parut encore une table qui se découvrit en même temps que toutes les machines eurent repris leur route pour rentrer et que les concertants défilèrent devant Leurs Majestés pour se placer en face, sur un échafaud qu'on avait exprès dressé.

Cette table était de 72 pieds de long, en demi-cercle, ornée de grands festons de fleurs, avec quarante-deux couverts et soixante-douze flambeaux de vermeil doré ; ceux de la suite de Pan et de Diane y posèrent leurs plats, qui composèrent le plus superbe et le plus délicieux festin qu'on puisse imaginer.

Cependant, vingt-quatre danseurs sur l'espace du terrain qui demeurait vide firent une fort belle entrée ; et lors, Leurs Majestés prirent leur place au milieu de cette table, ayant à leurs côtés Monsieur, Madame et les autres princesses et dames de la plus haute qualité, si avantageusement parées qu'il semblait que ce banquet fut celui des dieux et que le Petit Parc de Versailles se fût converti en Olympe. Aussi le ciel s'était paré cette nuit-là de ces plus beaux astres ; l'on eût dit qu'il en avait fait autant d'yeux pour assister à ce spectacle, capable de lui donner de la jalousie, comme tout le reste de la terre. Mais si la vue et le goût y étaient pleinement délectés, l'ouïe ne l'était pas moins, par la douceur de l'harmonie de tant de concertants, qui exécutèrent miraculeusement les plus beaux airs que le sieur Baptiste, notre savant Orphée, eût encore fait entendre à cette charmante cour ; et c'est ainsi que se termina le premier jour des Divertissements de l'Île enchantée. »

« Particularités des Divertissements pris à Versailles par Leurs Majestés »,
La Gazette, Paris, 1664, n° 60, p. 482-491.

* Jeu hérité des exercices équestres médiévaux et permettant aux seigneurs de rivaliser d'adresse. Les participants doivent lancer leur cheval au galop et tenter de décrocher au moyen d'une lance ou d'une épée un anneau suspendu à un poteau.

** Nom que les Anciens donnaient à l'Irlande.

**La Gazette.**

Bien que postérieure de quelques mois aux *Nouvelles ordinaires de divers endroits* lancées par Jean Martin et Loïs Vendosme, *La Gazette*, fondée par Théophraste Renaudot en 1631, est considérée comme le premier journal français. Bénéficiant de l'appui de Richelieu et d'un privilège royal, *La Gazette* est l'organe officieux du gouvernement. Elle donne des nouvelles de la cour, de Paris et des autres grandes villes d'Europe. Les articles sont signés La Calprenède, Mézeray, Voiture... mais aussi Richelieu et même Louis XIII. Édité chaque samedi, le journal se vend en recueils à la fin de l'année. Rendu officiel par Louis XV (1762), il devient *La Gazette de France*.